

# Éditorial

## Une bonne année...

**L**'écrivaine **Annie Ernaux** jouit actuellement d'une attention extraordinaire de la part des critiques littéraires et du grand lectorat. En février paraît son nouveau livre *Les Années* (Gallimard, 2008) : « ...une magistrale plongée dans le temps et la mémoire... » écrit *Le Monde* (8 février 2008); *Le Figaro* (28 février 2008) souligne la « lumière » de ce « ...livre tenu, tendu et apaisé, qui mêle l'intime à l'universel... »; Christiane Ferniot dans *Lire* (février 2008) le désigne comme « un récit magnifique... qui peut aussi avoir l'accent d'un testament »; et Jean-Claude Lebrun de *L'Humanité* (7 février 2008), accorde à ce texte un « statut tout particulier » qui provoque une « émotion singulière ». Le 18 mai cette réception laudative trouve son apogée lorsque le prix Marguerite Duras est décerné à Annie Ernaux pour *Les Années*. Et en mai aussi, à l'Université York, à Toronto, en présence de l'auteure, un grand colloque international analyse de différentes perspectives critiques toute l'oeuvre ernauxsienne.

La parution de *Les Années* déclenche cette acclamation générale. Quel est donc ce livre étonnant, récit d'une « existence singulière... fondue... dans le mouvement d'une génération » (*LA*, 179)? L'auteure le nomme un « roman total », faisant allusion, peut-être, au « théâtre total » de Hugo, cette forme idéale dont la vision s'ouvre sur le monde extérieur; elle l'appelle aussi une « autobiographie impersonnelle ». Tour à tour, dans les commentaires critiques, on le désigne multiforme, roman, récit, mémoire, testament. Texte hybride certainement, « total » dans le sens aussi de résumé, somme, qui incorpore tout, « Temple du Temps » dit Valéry, qui traduit la sensation de devenir et achèvement, d'amplitude et finitude.

Nous retrouvons en fait dans *Les Années* les grands thèmes qui caractérisent l'oeuvre d'Annie Ernaux : l'écriture, la passion, la jalousie, la honte, les fractures sociales, la vie extérieure, la marginalité, le corps, la maladie, le vieillissement et toutes les saisons de l'expérience existentielle de la femme. Bref, la condition humaine filtrée à travers la sensibilité d'une femme.

Ses traits stylistiques majeurs sont aussi présents : l'usage de la photo comme technique narrative qui ponctue et structure la narration mais aussi

comme signe identitaire personnel et social, d'un moment particulier et de toute une époque ; les descriptions des repas, les tournures de langage d'une époque ou d'une classe sociale, le style « plat », etc.

Mais il y a du nouveau aussi :

- l'écrivain devient mémorialiste et son écriture "mémorialisante", comme celle de Malraux après *Les Noyers de l'Altenburg*;
- les événements personnels sont subordonnés aux Événements de l'Histoire ; le personnel est incorporé au collectif ;
- la narration, moins fragmentée, retrouve l'unité et la fluidité de ses premiers écrits ;
- l'emploi « continu » de l'imparfait traduit une expérience sociale commune et ce mouvement, ce devenir, inéluctable dans le Temps (Cet imparfait généralise trop, me semble-t-il, et déforme parfois la réalité. Dire, par exemple, que les jeunes des années 80 se sont libérés des hantises et interdictions sexuelles ou que la société ne suit plus les injonctions de l'Eglise n'est vrai que pour certains groupes sociaux et dans certaines régions de la France.) ;
- l'emploi de l'énumération et de l'accumulation : des listes d'objets, d'événements, de faits, etc. ;
- l'abandon du « je » intime, focalisation constante dans les autres écrits, pour donner préférence ici à l'impersonnel : « elle » et « on » et au collectif « nous », « une vaste sensation collective » (*LA*, 238).

Cependant, le lecteur habitué de Ernaux est surtout frappé par une nouvelle tonalité qui domine dans *Les Années*. On ressent dès l'ouverture, dès la première phrase entourée de blanc, tintement de glas, une certaine tristesse profonde, de fin de temps, d'Apocalypse même :

**Toutes les images disparaîtront** (*LA*, 11).

Tout s'achève, se défait, se détériore. La mémoire se perd. « Se perdre » semble signer notre condition et, enfin, justifier l'écriture : « sauver » quelque chose de notre expérience personnelle et commune tant qu'on le peut, « saisir cette durée qui constitue son passage sur la terre » (*LA*, 238).

On sort de cette lecture avec le sentiment d'avoir traversée une époque, d'avoir suivi une épopée existentielle qui s'achève. On ressent la tristesse, le pathos, de *Autant en emporte le vent*, de l'éclipse de toute une époque, mais aussi la détermination héroïque, « sentiment d'urgence » (*LA*, 237), de lutter contre cet affaissement total avec son *écriture comme un couteau*.

SERGIO VILLANI